

LA POUDRE - ÉPISODE 45 - SONIA ROLLAND

Lauren Bastide [00:01:16] J'ai du mal avec la Marseillaise. Pendant la Coupe du monde de football, je me souviens que je me crispais à chaque début de match lorsque je voyais 100 personnes agglutinées devant l'écran commencer à entonner ce chant guerrier en descendant joyeusement leur bière. Moi, ça me donnait plutôt envie de lever le poing gauche en regardant l'horizon d'un air digne et absorbé. D'ailleurs, je crois que je l'ai fait, une ou deux fois. Ouais, je sais, j'ai le sens du drama. J'ai du mal pareil avec le drapeau, la cocarde, le cocorico. Je développe une sorte de réflexe de rejet ces dernières années, je suis un peu traumatisée. C'est pas très compliqué de comprendre pourquoi. On sait par qui ces symboles patriotiques ont été confisqués et on sait quelles menaces ils font peser sur la démocratie depuis ce fatidique 21 avril 2002. Je déteste le mot "patriotique" d'ailleurs. Tiens, on dit mère patrie aussi, pfff n'importe quoi, ça va pas non plus. C'est un peu dommage cette allergie que j'ai développée. Parce qu'en vrai, je crois bien que je l'aime la France. J'aime son histoire, sa bouffe, sa culture, ses apéros, ses croissants chauds, ses écrivains, ses écrivaines, sa langue, ses paysages, ses montagnes et ses plages. Comment dire ça d'une façon qui fasse moins grincer des dents ? Je sais pas. Si vous avez des pistes écrivez-moi. Avec Sonia Rolland, on a parlé de métissage, de solitude et de la France.

Lauren Bastide [00:02:53] Sonia Rolland, vous êtes actrice, réalisatrice et productrice. Vous avez réalisé un merveilleux court-métrage inspiré de votre adolescence, "Une vie ordinaire", on en reparlera tout à l'heure, mais aussi deux documentaires passionnants sur votre pays natal, le Rwanda. Vous dirigez depuis 17 ans une association que vous avez fondée, Maïcha Africa, et vous avez récemment signé un texte engagé et très émouvant dans le recueil dirigé par Aïssa Maïga, "Noire n'est pas mon métier". Ça n'est pourtant pas pour ces accomplissements-là que vous êtes la plus célèbre. Et vous l'êtes, immensément, Sonia Rolland. Vous êtes sûrement la femme la plus populaire que j'aie jamais reçue dans la poudre en termes de... voilà de notoriété, et j'aurais aimé vous introduire en me concentrant uniquement sur votre travail récent, mais on peut pas parler de vous sans évoquer l'évènement qui vous a rendu si visible. Parce qu'en fait, c'est trop énorme. Vous êtes Miss France 2000.

Sonia Rolland [00:03:45] Ah oui 2000.

LB [00:03:45] Et pour toujours. Et la gagnante d'un concours de beauté qui est regardé chaque année par des millions de Français qui vous ont élue femme la plus belle du pays. Quand on y réfléchit vraiment, c'est complètement dingue ! Et c'est impossible à éluder. D'autant plus que vous êtes la deuxième femme non-blanche et la première femme africaine à remporter ce titre dans l'histoire de Miss France. Vous êtes l'une des très rares dont le visage et le nom se sont

inscrits aussi dans la durée. Les Français vous adorent. Ils ne vous ont jamais quittée des yeux. Votre vie personnelle est scrutée par les journaux people. Sonia Rolland, est-ce que vous seriez une femme différente sans toute cette lumière braquée sur vous depuis que vous avez 18 ans ?

SR [00:04:23] Olala... Merci pour ce résumé, des fois on réalise pas en fait tout ce qu'on a pu faire. D'ailleurs, quand on entreprend un projet, à chaque fois, on se dit : "Olala mais pourquoi je me mets cette charge sur les épaules !" Mais... non bah, merci, mais non, en fait, je crois que on réalise très peu, en fait, ce qu'on représente pour les autres en général et... ce qui fait de nous des gens toujours dans le doute, toujours... Moi, j'ai une grande remise en question à chaque fois que j'aborde un nouveau projet ou une nouvelle étape de ma vie. C'est très étrange, mais quand j'étais petite, j'étais plutôt leader en fait, d'opinion même. J'étais une petite nerveuse, spasmophile, j'avais toujours besoin de... j'avais besoin d'exister en fait. Constamment.

LB [00:05:12] Ouais.

SR [00:05:12] Au sein de la famille, au sein des ami·e·s, au sein du groupe de potes. J'étais basketteuse, donc il faut pouvoir exister sur un terrain de basket et j'ai toujours été animée par le parcours des gens... de gens lumineux en fait, de gens qui ont réussi de grandes... de grandes aventures, de grands projets. Moi, je me suis toujours inspirée de... de gens comme ça quoi. J'étais quand même un garçon manqué, très loin en fait de... des critères de Miss France finalement. Et d'ailleurs, la rencontre improbable sur un terrain de basket s'est faite parce que j'étais dans un championnat et voilà, il y a un monsieur qui vient et qui me dit : "Est-ce que vous avez déjà postulé pour des concours de Miss et des choses comme ça ?", je dis : "Bah non." Et il me dit : "Vous savez, voilà, y a Miss Bourgogne si ça vous intéresse, vous êtes en tout cas dans les profils qu'on recherche." Le gars, je le regarde, j'étais quand même assez dubitative. Je lui dis : "Mais enfin je vois pas en quoi je suis déjà féminine – parce que je portais mon tee-shirt de... le maillot de... de Michael Jordan, j'avais pas vraiment une allure hyper féminine –, mais il me disait que physiquement, ça collait et puis bon... Mais je l'ai un peu envoyé sur les roses hein ! Dans les roses. Et du coup, c'est... c'est mes coéquipières qui ont pris sa carte, qui en ont parlé à mes parents, mon père, évidemment, était hyper emballé, lui, par l'idée de me sortir déjà du HLM et de me proposer autre chose, finalement, parce que voilà.

LB [00:06:53] Ouais.

SR [00:06:53] Mais pour tout ça, pour expliquer la suite, il faudrait que j'explique déjà le début en fait.

LB [00:06:58] Mais on va commencer par le début. On va revenir un petit peu en arrière pour mieux comprendre justement tout ça. Vous êtes née à Kigali, la capitale du Rwanda. Vous avez vécu là-bas vos premières années. C'était comment de grandir à Kigali ?

SR [00:07:09] C'était merveilleux. Kigali, Bujumbura, c'est des... rien que de l'évoquer, je revois toutes ces images joyeuses, les bous, les fêtes, les récréations dans cette école française qui était multicolore, multiculturelle, avec des accents qui venaient de partout. Moi je me souviens d'une enfance très heureuse, vraiment. Très, très, très heureuse. Jusqu'au moment où il a fallu prendre des décisions une première fois en 89 parce qu'il a fallu quitter le Rwanda pour des raisons en fait professionnelles et familiales, mon père sentait quand même une certaine pression à vivre au Rwanda. Ma mère qui est rwandaise, mais Tutsi, à l'époque n'était pas du tout en sécurité. Et puis du coup, mon père, très attaché à l'Afrique et par exemple au Burundi, il se dit : "Bon bah moi, je vais déplacer mon imprimerie – parce qu'il avait une imprimerie – à Bujumbura", donc au Burundi. Le temps de déménager son imprimerie, il nous envoie en France et on se retrouve... On débarque en Bourgogne, chez ma grand-mère paternelle.

LB [00:08:19] Là, vous avez 9 ans c'est ça ?

SR [00:08:21] Ouais.

LB [00:08:21] C'était avant quelques années au Burundi, c'était le premier exil en France ?

SR [00:08:24] Oui, alors, on arrive en plein hiver. On découvre la neige, le froid. On n'a même pas de vêtements chauds en fait c'est les... Alors, on arrive dans un hameau de 400 habitants. Ma grand-mère avait une très jolie maison qui donnait sur toutes les collines de la Vineuse, fin de la Saône-et-Loire. Le truc, c'est que c'est un vrai changement de décor, c'est un vrai changement culturel pour nous. On arrive dans la France profonde, la vraie France que moi j'ai bien connue.

LB [00:08:49] Bien rurale quoi.

SR [00:08:49] Voilà, très rurale et pour laquelle j'ai beaucoup de tendresse. Et puis, j'arrive dans une classe unique que je partage avec mon frère, ce qui est quand même assez humiliant à l'époque.

LB [00:09:01] Ouais parce qu'il a quoi, il a 3-4 ans de moins que vous votre petit frère ?

SR [00:09:02] Ouais voilà, et je me retrouve dans la même classe que lui. Je prends le bus tous les matins en bas du chemin de cette petite... de cette petite maison dans le froid, mais le froid hivernal de... de la Bourgogne, de la Saône-et-Loire. Il faut vraiment l'imaginer !

LB [00:09:21] Ouais.

SR [00:09:21] C'est quelque chose pour une petite fille qui vient du Rwanda, d'un pays équatorial, c'est un vrai choc.

LB [00:09:27] Surtout que... 'fin votre enfance au Rwanda, vous l'avez décrit dans un... dans un livre, une autobiographie que vous avez publiée en 2006, qui s'appelle "Les gazelles n'ont pas peur du noir", d'ailleurs, je trouve ça vraiment intéressant parce qu'on... on sent chez vous que vous avez eu besoin de vous raconter assez tôt, peut-être pour corriger des images un peu stéréotypées qu'on pouvait avoir d'une enfance africaine. Et on découvre que vous avez vraiment eu une enfance de petite princesse presque !

SR [00:09:50] Ah bah de petite bourgeoise oui, très clairement !

LB [00:09:53] Oui de bourgeoise, votre père était entrepreneur, il avait du succès. Votre maman est issue d'une grande famille aristocratique Tutsi. Vous avez des chauffeurs, des cuisiniers, vous avez un grand domaine où vous vous éclatez dans la nature 'fin... c'est une enfance qui fait rêver, qui a l'air complètement magique quand on la lit décrite comme ça.

SR [00:10:10] Oui, c'est une enfance sans problème en fait. Et... et puis, entourée d'une multitude de gens qui travaillent à la maison, alors il y a la nounou, y a le chef, Charles. Y avait le gardien et puis le gardien de nuit, enfin bref, y avait toujours du monde à la maison. Très peu les parents, finalement, parce que papa travaillait énormément. À tel point que, par exemple, les week-ends, quand le dimanche, on lui imposait, ma mère lui imposait d'aller bruncher avec ses enfants pour passer un peu de temps avec nous, eh bien on devait manger très très vite pour retourner à l'imprimerie avec lui.

LB [00:10:43] Oui.

SR [00:10:44] Et c'est comme ça que moi, j'ai appris, par exemple, à écrire à l'envers. Parce que les machines à... à imprimer à cette époque-là, c'étaient des petites lettres en métal qu'on devait placer donc pour faire des phrases. Et moi, je... j'écrivais pour mon père, 'fin il me donnait des missions et puis donc j'écrivais...

LB [00:11:00] À l'envers.

SR [00:11:01] En faisant attention à l'orthographe et tout, ah ouais à l'envers !

LB [00:11:02] C'est génial.

SR [00:11:03] Déjà dès 9 ans, quoi. Mais du coup, ça a créé beaucoup de problèmes et ça a renforcé ma dyslexie donc...

LB [00:11:09] C'est pas vrai ?! Ah ouais c'est intéressant, bah oui forcément, quand on est en pleine formation en plus, quand on apprend à écrire dans ce sens-là, j'imagine...

SR [00:11:15] Oui complètement ! Oui.

LB [00:11:17] Et comment... comment vos parents vous parlaient quand vous étiez petite ? Quel type d'éducation vous avez reçu ?

SR [00:11:23] Oh bah moi, j'ai eu une très belle éducation hein. Alors ce qui est intéressant, c'est que ma mère, dans la mentalité, dans la culture rwandaise, y a... la mère transmet. Transmet les valeurs, transmet le... l'héritage finalement, familial. Donc moi, c'est vrai que ma mère a toujours été très... très vigilante sur cette... cette transmission justement. Papa, lui, c'était... c'est un amoureux de l'Afrique, donc il parlait très peu de l'Europe. Très peu de la France en fait. Quand il en parlait, c'était très... 'fin moi, j'ai pas souvenir d'avoir entendu souvent parler de la France en fait, au Rwanda. Un peu plus au Burundi, parce qu'on en venait du coup... On revenait de la France donc du coup...

LB [00:12:06] Ouais. Y avait eu un cours séjour en Bourgogne.

SR [00:12:06] Voilà exactement. Et puis nous, même...

LB [00:12:06] Oui je crois que la langue de votre enfance, c'est la langue nationale rwandaise ?

SR [00:12:14] C'est le kinyarwanda, oui.

LB [00:12:14] Vous parliez pas français avant six-sept ans hein, c'est ça ?

SR [00:12:18] Avant d'être scolarisée en fait. Moi, je parlais... et puis de toute façon, pour être très honnête, dans cette famille bourgeoise nous on était souvent beaucoup plus avec les nounous...

LB [00:12:26] Ouais.

SR [00:12:26] On mangeait avec la nounou, on... Moi j'ai très peu de souvenirs de grandes tablées avec la famille en fait. Parce que mes parents travaillaient énormément. Maman faisait de l'import-export de thuya en France. Donc souvent, elle s'absentait pour des mois. C'était... c'était une enfance assez spéciale en fait, hein.

LB [00:12:47] Ouais, très particulière.

SR [00:12:47] Quand j'y reviens, oui. Quand je réalise tout ça. Mais en même temps très joyeuse et... et puis basée sur des valeurs, en fait. Vraiment de très belles valeurs, je... En fait, la femme que je suis

devenue, qui arrive à... finalement à s'adapter à tous les mondes, ça vient aussi de ça.

LB [00:13:09] Bien sûr.

SR [00:13:09] Parce que, on vit quelques années plus tard, au retour du Burundi cette fois, une vraie fracture. Quand on arrive en France, en 94, quand on revient en France en 94, on arrive dans un contexte social complètement différent. Ma mère... 'fin déjà dans notre concept à nous, on ne connaissait pas... 'fin ce que c'était de vivre les uns sur les autres, par exemple dans des appartements et encore moins dans un... dans ce qu'on appelait les habitations à loyers modérés, nous on ne connaissait pas du tout ça, les HLM, les cités... La cité dans laquelle on arrive elle s'appelle la cité du Fouettin, à Cluny. C'est une cité ouvrière. Ce sont beaucoup de gens qui travaillent dans les usines alentours et c'est... c'est une culture complètement différente. Mais alors, en plus, nous on arrive avec notre bagage africain, notre... C'est vraiment une arrivée très spéciale. Moi j'ai... C'est à ce moment-là que les choses s'assombrissent un peu dans... dans ma vie d'ado.

LB [00:14:11] Ouais, dans votre récit.

SR [00:14:12] Parce que moi, j'ai à peine 14 ans et j'ai conscience quand même qu'on a quitté nos ami·e·s en leur disant adieu – parce qu'à l'époque, il n'y avait pas de téléphone. On ne savait pas où on allait se retrouver tous comme réfugiés, en exil, et... et du coup, on n'avait plus de lien. Et dire adieu à ses ami·e·s quand on a 14 ans, ça... ça peut même créer des troubles plus tard, très spéciaux !

LB [00:14:38] Ouais, surtout que c'est une période où on a le cœur tellement tendre, tellement...

SR [00:14:39] Mais oui !

LB [00:14:39] Propre à s'imbiber d'émotions.

SR [00:14:39] Ouais.

LB [00:14:39] Ouais. C'est... c'est étonnant parce que vous avez, vous... vous croisez dans vos souvenirs l'Afrique et la France sans... sans pouvoir vous en empêcher, on dirait. C'est ce métissage qui vous caractérise, qui... d'ailleurs, vous vous définissez souvent comme métisse, vous le revendiquez ce mot, ce croisement de deux cultures, il ressort dans votre discours.

SR [00:15:01] Tout le temps, tout le temps. J'ai jamais... D'ailleurs souvent on me demandait si je me sentais plus française que rwandaise. Mais je disais : "Mais c'est comme choisir entre ma mère et mon père", 'fin c'est compliqué quoi, quand on est métisse. Et surtout, la chance que j'ai, finalement, c'est que je connais parfaitement mes deux cultures.

LB [00:15:17] Ouais.

SR [00:15:17] Et j'ai pas de mal à naviguer entre mes deux cultures, parce que je me sens bien dans mes deux cultures.

LB [00:15:21] C'est ce que vous faites dans votre discours, c'est vraiment troublant !

SR [00:15:23] Ah ouais ?

LB [00:15:23] Vous passez de l'Afrique à la Bourgogne, du Rwanda à la Bourgogne.

SR [00:15:29] J'espère que je vous perds pas !

LB [00:15:29] Non pas du tout ! Pas du tout, vous me perdez pas du tout. Et... Par contre, j'aimerais quand même qu'on prenne un petit instant pour... pour expliquer la raison pour laquelle vous avez dû quitter donc le Burundi, où vous vivez à l'époque, qui est donc un pays limitrophe du Rwanda, en 94. Parce qu'en 94 se produit au Rwanda...

SR [00:15:44] Le génocide des Tutsis du Rwanda.

LB [00:15:46] Le génocide des Tutsis du Rwanda. Et vous avez réalisé un documentaire, en 2014, qui s'appelle "Rwanda, du chaos au miracle", qui a été diffusé sur France Ô. Et je voulais vous remercier parce que dans ce documentaire, vous revenez de façon très pédagogique sur les circonstances de ce drame humain. Il est souvent évoqué dans les médias, alors on sait qu'il y a eu un million de Tutsis qui ont été massacrés, deux millions de Rwandais – soit Tutsi, fuyant les massacres, soit Hutu qui refusent d'y prendre part –, qui ont dû s'exiler. Donc vraiment le pays... 3 millions d'habitants du pays disparaissent en l'espace d'un mois.

SR [00:16:17] Oui, c'est fou.

LB [00:16:17] C'est complètement hallucinant. Mais on a une vision, je trouve, un peu survolée en fait, de ce que c'est que ce drame humain. On balance les chiffres souvent, mais finalement...

SR [00:16:26] Sans réaliser vraiment.

LB [00:16:26] On prend jamais le temps de réaliser ce qui s'est produit. Et... et surtout, dans le documentaire vous faites quelque chose qu'on entend pas assez souvent. Vous évoquez le rôle des pays coloniaux, ou ex-pays coloniaux, dans ce massacre. Qu'est-ce qui s'est passé au Rwanda en 94, Sonia Rolland ?

SR [00:16:44] Alors, ce qui s'est passé, c'est le résultat d'un pouvoir qui... donc le pouvoir Hutu, de 94, qui a mis en marche depuis

l'indépendance, toute une... un embrigadement de la population – parce qu'il faut quand même que la population à 80% est analphabète, donc qui est beaucoup plus fragile et plus facile à manipuler finalement. Une population qui entend dire depuis plusieurs années que les Tutsis sont des gens dangereux, qu'il faut s'en méfier. Donc, on commence par une sorte de liberté d'expression, mais à l'égard des Tutsis, qui est très dévalorisante, très humiliante et qui finit par s'installer dans l'inconscient collectif. Et puis, tout ça appuyé évidemment par un média qui est la radio des Mille Collines à l'époque, et qui s'installe dans tous les foyers rwandais, dans les collines les plus reculées. Et qui donc, montre un visage de l'homme Tutsi ou de la femme Tutsi comme un danger pour la société. À côté de ça, il faut revenir avant les années 70, 63 même, quand la colonisation décide de rendre le Rwanda indépendant, elle place le pouvoir aux mains des Hutus. Qui avaient vécu une certaine frustration. Ce sont des gens qui avaient vécu certainement énormément de frustration parce que le Tutsi existait beaucoup plus dans le... la hiérarchie, on va dire.

LB [00:18:28] Pendant la période coloniale, les colons Belges avaient dans un premier temps confié le pouvoir aux Tutsis.

SR [00:18:33] Aux Tutsis, en les valorisant...

LB [00:18:33] D'ailleurs vous l'expliquez dans le documentaire : c'est délirant, c'est-à-dire qu'à un moment donné, la division en deux ethnies c'est une invention des colons.

SR [00:18:41] Ah c'est complètement... c'est complètement inventé.

LB [00:18:41] Ah y en a qui sont plus grands, avec le nez plus long, donc qui sont plus proches de nous, donc on va leur confier... 'fin c'est complètement fou !

SR [00:18:47] Oui ! De manière totalement triviale, ils ont même séparé des familles complètement. Ils ont déstructuré en fait la... Comment dire, ils ont cassé la structure rwandaise. Alors qu'au fond, Tutsi et Hutu, c'était une sorte... c'étaient des castes en fait. C'était même pas... Il n'y avait pas de critères physiques, c'étaient des castes. Alors y avait des bergers, y avait des agriculteurs et chacun avait son rôle dans la société rwandaise. Et la colonisation arrive avec ses critères à elle et elle les impose dans une structure... dans une... Oui, elle brise cette structure.

LB [00:19:18] Une espèce de façon arbitraire de décréter que ce sont deux ethnies différentes. Le mot ethnie, il apparaît à ce moment-là avec la colonisation.

SR [00:19:24] Exactement.

LB [00:19:25] C'est... 'fin vraiment, moi ça m'a fait exploser le cerveau en fait. Parce que j'avais évidemment lu des choses dessus, mais j'avais pas vraiment réalisé à quel point c'était... c'était une invention arbitraire en fait, de l'Occident quoi.

SR [00:19:36] Mais oui. Et alors, vous imaginez qu'à cette époque-là, tous les Tutsis qui fuient le pays pour l'Ouganda ou pour d'autres frontières – par exemple au Congo ou au Burundi –, donc Rwandais, n'ont qu'une envie, c'est de revenir au Rwanda. D'ailleurs, c'est assez inédit en Afrique qu'un peuple veuille à ce point revenir dans ce pays.

LB [00:19:57] Ouais.

SR [00:19:57] Alors évidemment, y a une armée qui se crée en Ouganda qui s'appelle le FPR. Un mouvement politique aussi, qui pareil s'appelle le FPR.

LB [00:20:04] Ouais.

SR [00:20:04] Qui souhaite, en fait, avoir sa place dans la société rwandaise avant 94. Seulement au départ, donc il y a des accords internationaux qui se créent. Ils doivent partager le pouvoir au Sénat et... mais qui ne sont jamais respectés. Donc à un moment, ils veulent prendre de force, ils veulent prendre de force cette place. À un moment, ils vont décider d'entrer dans le pays de manière militaire en fait, non pas par une guerre, mais de force.

LB [00:20:36] Ouais.

SR [00:20:36] Et ils vont être stoppés. Ils connaissent pas le terrain, ils restent dans le nord du pays, mais ils deviennent finalement une menace pour, donc, le pouvoir de l'époque qui va les cibler comme la vraie menace qui symbolise cette menace Tutsi qui... Et donc y a un tas d'amalgames qui va se créer autour de tout ça et qui va pousser la population à, à... créer quelque chose d'inédit, encore une fois, c'est le génocide de proximité. C'est-à-dire qu'on va mettre en place, très vite – mais tout était pensé déjà depuis un moment, parce qu'on ne met pas en place un génocide comme ça. Il y a une stratégie. Quand on commence à... à barricader, quand on commence à... à mettre de check point dans tous les quartiers pour pouvoir arrêter tous les Tutsis, pour les tuer sur le champ... Tout ça, c'est une stratégie qui a été mise en place bien avant le génocide. D'ailleurs, souvent, on dit : "Oui, mais vous vous rendez compte, c'est quand même fou cette histoire, ils se sont entretués." Je dis : "Non, non, déjà, on ne s'est pas entretués au Rwanda."

LB [00:21:41] C'est pas le mot.

SR [00:21:41] Il y a une cible qui a été celle des Tutsis et d'une population, ou des Hutus modérés, des gens qui n'adhéraient pas forcément à la doctrine du pouvoir de l'époque, du Hutu power. Et

puis, cette fameuse menace qu'est le FPR, comme on l'entendait à l'époque, est aujourd'hui devenue le symbole de la libération parce que personne ! Personne, n'a aidé le Rwanda ! Durant le génocide. Au contraire : on a permis l'évacuation, d'un côté vers le Congo de pas mal de génocidaires. Certains aussi ont pris des hélicoptères pour partir vers l'Europe. On a quand même une multitude de pays qui se sont finalement dédouanés et tout en participant à cette... à ce chaos en fait.

LB [00:22:34] Oui. C'est difficile à imaginer et c'est important de prendre le temps de prendre un documentaire qui dure une heure je trouve pour l'expliquer correctement.

SR [00:22:40] C'est gentil.

LB [00:22:40] Et surtout, ce qu'on voit dans le documentaire, c'est que les occidentaux abandonnent le Rwanda. Vous avez cette phrase très belle : ils éteignent la lumière et ils disparaissent.

SR [00:22:48] Oui. Et après, le pays est dans l'obscurité totale. On ne sait plus ce qui s'y passe. Y a plus de... 'fin y a plus de ressortissants étrangers pour témoigner, y a plus de médias internationaux pour... c'est, l'obscurité quoi.

SR [00:22:59] Mais nous... Nous, la famille Rolland, était au Burundi à ce moment-là et... Et c'est vrai qu'on vivait une certaine frustration. Maman, qui était une femme très connectée et qui avait un très grand réseau puisqu'elle faisait partie d'un réseau de l'intelligentsia rwandais en fait, et Tutsi, honnêtement, moi je l'ai vue souvent prendre le téléphone et essayer d'appeler les ambassades, essayer d'appeler le Quai d'Orsay en France pour dire : "Attention ! Vous êtes en train..." Déjà, vous avez fait le mauvais choix, parce que très clairement, ils avaient... ils avaient pris position à l'époque, il soutenait le pouvoir en place. Je pense, à leur décharge, qu'il y avait une forme d'incompréhension du problème au Rwanda parce que beaucoup de journalistes même qui étaient sur place et qui se sont retrouvés finalement pris en otage parce qu'ils étaient en train de faire des documentaires sur je ne sais quoi, se retrouvent en plein chaos, se rendent compte que eux-mêmes ne comprennent pas ce qui se passe. Maintenant, le pouvoir politique français de l'époque – c'est la cohabitation, certes, alors chacun se renvoie la balle –, mais ils savaient clairement ce qui était en train de se produire.

LB [00:24:01] Oui. Oui oui.

SR [00:24:01] Les machettes sont pas arrivées toutes seules.

LB [00:24:04] Il y a une enquête qui a été publiée en juin 2017 par la Revue XXI. J'invite les auditeurs et auditrices à aller se pencher dessus parce que c'est assez intéressant. Il y a une pétition en ligne qui a été lancée par un étudiant qui s'appelle Miguel Shéma, qui demande à ce que soient ouvertes les archives concernant le rôle de la France

dans le génocide au Rwanda. Si ça vous intéresse, je vous invite à aller... à aller regarder.

SR [00:24:22] Ouais. Mais c'est très bien ! C'est très bien oui. Et puis, on a eu certains jugements déjà, faits ici en France, de crimes contre l'humanité, de génocide, et c'est très intéressant. Puis il y a des commissions d'enquête. J'ai, moi, rencontré des enquêteurs français au Rwanda.

LB [00:24:39] Ah oui, ouais.

SR [00:24:39] Ils sont en train de réaliser le... le problème français.

LB [00:24:45] L'ampleur, ouais. Mais bon vous, à l'époque, vous êtes toute petite, 'fin vous êtes adolescente quoi, vous avez 13-14 ans.

SR [00:24:50] Mais j'ai quand même conscience de ce qui est en train de se passer.

LB [00:24:52] Ouais, vous vous en rendez compte ?

SR [00:24:53] Je m'en rends compte au quotidien parce que Maman le vit chaque seconde. À chaque seconde, elle sent la menace, elle... On a de la famille là-bas, mon grand-père, on ne sait pas où il est, très clairement, on ne sait pas ce qu'il est devenu – parce qu'à l'époque, il n'y avait pas énormément de moyens d'information. Et du coup, heureusement, quelques mois plus tard, on a su qu'il était dans un camp de réfugiés. Il avait ses papiers sur lui. On a pu nous retrouver en fait, c'est la Croix-Rouge qui nous a retrouvés et du coup, on a pu l'évacuer vers la Belgique chez ma... chez ma tante.

LB [00:25:27] Et vous débarquez donc à Cluny dans ce milieu que vous avez un peu décrit tout à l'heure, un HLM, dans un quartier ouvrier. Le contraste est...

SR [00:25:37] C'est complètement dingue. Parce que moi, je viens d'un milieu... À ce moment-là, je viens d'un milieu social plutôt... comment dire, bourgeois, je vis dans un certain écrin. Et puis même... même si, malgré tout, on vit dans un certain confort, ma mère est très vigilante quant à l'éducation. Elle nous envoie tous les week-ends chez mon grand père au village, pour qu'on apprenne la culture rwandaise.

LB [00:26:03] Oui.

SR [00:26:04] Pour qu'on comprenne la dignité. Parce que y a des termes, y a des valeurs très importantes au Rwanda. Par exemple, chez nous, on appelle ça "agaciro". "Agaciro", ça veut dire la dignité. Et les gens sont dignes là-bas. C'est... L'intégrité est, je crois, une des valeurs qu'on défend le plus. Après, tout découle de ça, c'est-à-dire qu'après y a un certain... y a un art de vivre au Rwanda. Y a une façon

de se tenir, de parler, de... Par exemple, on m'a souvent dit que le Rwanda actuel était sous la menace d'un... d'une restriction de la liberté d'expression.

LB [00:26:41] Oui.

SR [00:26:41] Je dis : "Mais non ! Mais ça, ça a toujours été !" Dans la culture rwandaise, les gens organisent la parole avant de parler, puisque c'est une culture du chef, à la base. La culture du chef, c'est comme la palabre en fait. On laisse parler le chef. Et puis après, on s'exprime. Mais ça, dans notre culture européenne et révolutionnaire, révoltée tout le temps, c'est un peu incompréhensible. C'est des choses comme ça qui fait que... qui font que moi, je suis toujours obligée d'amener des... des éléments de compréhension.

LB [00:27:10] Des nouveaux filtres de lecture quoi, pour qu'on...

SR [00:27:13] Oui des filtres de lecture !

LB [00:27:14] Oui ouais.

SR [00:27:14] Sinon, c'est confus, quoi. Mais c'est vrai que bon, quand j'arrive au Rwanda, quand j'arrive pardon à Cluny... Bon alors voilà. Nous on arrive avec une valise, deux albums de photos. Donc on a tout laissé derrière nous.

LB [00:27:31] Votre père, y compris.

SR [00:27:32] Mon père aussi, parce que lui essaye tant bien que mal de récupérer au moins l'argent de ses assurances et de ses biens en fait, de tout ce qu'il a construit en Afrique. Il revient un an et demi après, bredouille. C'est-à-dire il a tout perdu, tout laissé derrière lui. Ma mère ne se faisait pas d'illusion quant à son avenir en France parce que c'est une femme qui est diplômée, mais diplômée dans un pays anciennement... d'une colonie belge. Donc l'université qu'elle a fait est belge et donc les diplômes qu'elle a ne sont pas valables en France. Du coup, faire une équivalence quand on a 48 ans, c'est un peu compliqué. Donc très vite, parce que elle est... on vit une certaine précarité, elle décide de faire une formation à 400 km de la maison, au Puy-en-Velay et, en bonne Africaine, elle me confie les rênes de la maison. Elle se dit : ma fille, de toute façon, a reçu une éducation africaine, donc elle saura s'occuper de son frère. Simplement j'ai 15 ans. Et donc maman s'absente, fait ses études. Moi, je me retrouve avec mon petit frère à devoir être sa deuxième maman. Tout ça dans le secret, parce qu'il fallait pas qu'on le fasse savoir autour de nous. Déjà qu'on était les Africains qui débarquaient – parce que là je resitue les choses, on est la seule famille de Noirs dans toute cette communauté. En plus, y a un melting pot : y a des Portugais, y a des Laotiens, y a des... des Maghrebins de tous les pays du Maghreb et nous, on est vraiment les seuls Noirs. Seulement, ma mère arrive avec une vraie éducation. Et ce qui est intéressant, c'est que là où on la redoutait, là

où on la voyait arriver d'Afrique... On nous posait souvent la question si on avait vécu dans des huttes ou des choses comme ça, parce qu'on avait des idées reçues sur l'Afrique qui étaient hallucinantes ! Eh bien, c'est ma mère qui va les aider, petit à petit, à faire leurs démarches administratives, à... Elle est un peu l'assistante sociale de tout le monde et elle devient indispensable à la vie de toutes ces petites personnes autour d'elle qui... bah avait porté un jugement assez humiliant au départ et... et finalement, elle devient indispensable oui. C'est ça qui est intéressant. Et puis du coup, les choses s'organisent petit à petit, dans une sorte de... de sérénité finalement. Mais au début moi j'étais pas très heureuse, vraiment. J'avais quitté mes ami-e-s. Je savais que j'allais pas les revoir. J'arrivais dans un collège où je voyais les élèves parler mal aux profs ou en tout cas, se permettre des choses que nous on n'aurait jamais osé faire et d'ailleurs je rentrais à chaque fois choquée de voir que les professeurs on leur parlait mal ! Et ma mère me disait : "Écoute, ça c'est la culture ici, il faut qu'on s'y fasse." Je dis : "Non ! Faut pas qu'on s'y fasse !" Et en fait, ma mère elle disait : "Tant que toi, tu ne le fais pas ça, ça me va. Mais ne suis pas le troupeau, quoi."

LB [00:30:31] Là vous nous plantez exactement le décor de votre court-métrage.

SR [00:30:32] Oui.

LB [00:30:32] "Une vie ordinaire", qui se déroule à cette période précise. Donc votre rôle est incarné, d'ailleurs, par une jeune comédienne que j'ai trouvé...

SR [00:30:40] Elle est géniale.

LB [00:30:40] Elle crève l'écran ! Elle s'appelle Inès d'Assomption.

SR [00:30:46] Ouais. Elle est formidable.

LB [00:30:46] Et... et alors la... la Sonia qu'elle incarne, c'est une... une fille avec une allure de garçon manqué, qui jure, qui se bagarre, qui traîne beaucoup avec des garçons. Vous étiez comme ça ?

SR [00:30:59] Ah j'étais vraiment mais comme je... comme je l'ai décrit dans ce court-métrage, oui oui. Même un peu plus... un peu plus nerveuse. Inès, elle apporte un peu de douceur quand même à mon personnage. J'ai beaucoup aimé ce qu'elle apporte, elle a beaucoup de fragilité. Alors moi j'étais fragile, mais j'étais quand même très bagarreuse. Je me laissais pas faire quoi. De toute façon, c'était pas évident. J'étais vraiment l'étrangère en fait, dans cette... dans ce collège, dans cette école. Mon frère, lui c'était un petit garçon qui subissait un peu parce qu'il sortait des jupons de sa mère. Donc, il fallait toujours que je sois là pour essayer de le réveiller. Le protéger aussi. C'était pas simple. Mais... ouais je me souviens de cette enfance... 'Fin cette arrivée en France est très, très compliquée. En

fait, le problème, c'est que je pouvais même pas en parler à mes copains. Parce que leur expliquer la guerre, leur expliquer le génocide au Rwanda, leur expliquer tout ça alors que nous, finalement, au moment du repas, quand on mettait le journal télévisé – parce qu'il y avait toujours un fond sonore de la télévision allumée –, c'était le génocide, les gens qui mouraient par milliers tous les jours et... et nous, totalement impuissants face à ce qui se passait là-bas, tout en espérant récupérer notre... notre grand-père, retrouver nos cousins ou cousines qui étaient resté-e-s là-bas. Ma mère... ça a été une période très difficile pour elle parce que... Même pour mon père ! Mon père était resté au Burundi parce que il est français, donc il risquait rien. Mais il nous a envoyé nous, parce qu'il savait les menaces qui pesaient.

LB [00:32:27] Que pour... pour votre mère, c'était évidemment très dangereux de rester là-bas quoi.

SR [00:32:31] Ah oui oui oui ! Oui oui.

LB [00:32:31] Oui donc comment expliquer ça à des adolescents dans un collège de Bourgogne quoi ?

SR [00:32:36] Ouais ! Qui vous imaginaient dans une hutte quelques mois plus tôt non ! Donc...

LB [00:32:39] Ouais, ouais.

SR [00:32:39] Donc non, c'est compliqué... C'est compliqué. Alors on tait beaucoup de choses. On se mure dans une forme de silence. Et puis on... on se... on se conditionne finalement dans... dans une forme de... Ouais de... Une sorte de solitude en fait.

LB [00:32:59] Solitude oui.

SR [00:32:59] Ouais ouais.

LB [00:33:02] À 18 ans, vous arrivez à convaincre vos parents de vous laisser filer à Paris passer votre bac.

SR [00:33:07] Ouais.

LB [00:33:07] Vous vous retrouvez au lycée Condorcet. Vous vous rappelez de... de comment vous voyiez votre avenir à l'époque, à ce moment précis ?

SR [00:33:14] Bah, déjà j'avais prétexté d'être très amoureuse d'un garçon pour partir parce que sinon ma mère jamais laissée partir toute seule. Donc je partais en confiance. Ma mère était très confiante. Mais arrivée à Paris, moi j'y voyais surtout la liberté, les sorties... C'était l'époque du Bains-Douches, c'était l'époque des rendez-vous avec ma meilleure amie, Caroline, à Châtelet, tous les mercredis, pour faire du lèche vitrine – parce qu'on n'avait pas vraiment les moyens de s'acheter ce qu'on voulait. Des petits boulots aussi, parce que

finalement, même si j'étais dans ma dernière année de lycée, il fallait quand même vivre à côté. Donc j'enchaînais plein de petits boulots, je gardais un petit garçon et je faisais la plonge dans un... un Pizza Hut, à partir de 11 heures, jusqu'à une heure du matin. Donc, c'était... c'était pas la vie rêvée, mais ce sentiment de liberté me donnait des ailes quoi. Je me rapprochais aussi d'une ville qui... qui me faisait rêver, me faisait rêver mais pour d'autres raisons. Moi, je voulais être comédienne, depuis très longtemps et... et en même temps, je ne savais pas par où commencer. Je ne savais pas, parce que je... je savais qu'il fallait peut être passer par le Conservatoire, mais j'avais pas encore mon bac en poche, donc y avait beaucoup de choses comme ça et je suis une impatiente moi, j'avais besoin d'aller vite dans tout ce que je voulais faire. Et, bizarrement, je quittais quand même la Bourgogne pour Paris et pour Joinville-le-Pont, je me retrouve donc dans un championnat parce que je redescendais quand même à Cluny, en Bourgogne, pour faire mes championnats.

LB [00:34:50] De basket.

SR [00:34:52] De basket ouais. Et puis c'est là où on m'a proposé de me présenter à la présélection de Miss Bourgogne. Et quand je rentre chez mes parents et que mon père mais alors saute sur cette opportunité-là, avec... bah quand même très aidé par les voisins, l'entourage, tout le monde en fait ! Parce que moi je réalisais pas du tout ce que c'était que Miss Bourgogne et Miss France. J'avais jamais vu une élection de Miss France ! Je ne savais même pas à quoi ça ressemblait. Ce que je savais, c'est que c'était un truc très féminin, alors je me... j'arrivais même pas à me projeter dedans. Et puis... Mais mon père était persuadé – parce qu'il savait mon désir de... de faire de la comédie, d'être... d'être actrice et de... – il savait que c'était peut-être une... une manière de m'approcher un peu plus... concrètement disons, plus concrètement de... de ce rêve-là quoi.

LB [00:35:40] Alors Miss France, bah ça vous tombe sur la tête en fait, très très vite. Vous venez de nous décrire, voilà le... on vous repère sur un terrain de basket, y a l'élection Miss Bourgogne...

SR [00:35:47] J'avais une voisine... j'avais une voisine... Au HLM d'ailleurs on avait une voisine qui... qui faisait régulièrement des concours de beauté. Donc nous on la... on la voyait arriver – parce que moi je... bon je traînais avec mes copains dans les escaliers, on se faisait... on refaisait le monde, et puis on la voyait débarquer avec toujours des robes de princesse au HLM quoi. C'était un truc tellement improbable ! Je me disais : "Mais c'est ridicule en fait." Et en fait, quand je pense que moi, ça a été exactement la même chose !

LB [00:36:13] Vous vous débarquez et bam ça prend deux secondes quoi !

SR [00:36:13] Oui, mais alors l'improbabilité est telle que, même mes copains, quand je leur dis : "Ouais, je vais faire la présélection de Miss Bourgogne", ils se sont tous moqués de moi

quoi ! Ils m'ont dit : "Mais t'as zéro chance quoi ! C'est impossible Sonia... 'fin t'es aussi féminine que... que nous quoi, en fait !" Personne n'y croyait. Les seuls à y croire, c'était mon père et ma voisine. Ma mère, elle était, mais alors, pas du tout emballée par le truc parce qu'elle, elle me voyait pas devenir Miss France sans bac, sans mon bac en poche.

LB [00:36:44] Ouais, ouais.

SR [00:36:44] Parce que moi, je crois que je suis la plus jeune Miss France élue. J'avais... j'avais que 18 ans.

LB [00:36:48] 18 ans, c'est fou.

SR [00:36:48] Oui oui, j'étais un petit bébé.

LB [00:36:48] Vous étiez tellement jeune.

SR [00:36:48] Et en plus, je passais mon bac. Donc je l'ai jamais eu. Donc, c'est vraiment un parcours d'autodidacte hein. Mais... mais quand même. J'avais promis à ma mère que si j'avais... si je devenais Miss France, j'essaierai quand même de passer mon bac durant mon année de Miss France, ce qui était, mais impossible.

LB [00:37:08] Impossible. Bah évidemment.

SR [00:37:09] Impossible ! J'étais sur les routes de France tout le temps, avec Mme de Fontenay, 'fin on avait vraiment pas le temps quoi.

LB [00:37:14] Mais du coup, j'ai regardé la vidéo de votre élection.

SR [00:37:17] Ouais...

LB [00:37:17] Alors on est le 11 décembre 99. 1999, c'est quand même un monde qui semble vraiment assez obsolète aujourd'hui.

SR [00:37:23] Ah bah complètement.

LB [00:37:23] On est sur du Jean-Pierre Foucault, les lustres de l'hôtel de ville, Madame de Fontenay avec son chapeau...

SR [00:37:29] Y a l'Orchestre symphonique aussi.

LB [00:37:31] L'orchestre symphonique ! Claude Chabrol qui préside le jury qui sort remarque sexiste sur remarque sexiste, enfin assez... assez voilà, assez surprenant. Quand même on peut pas l'éluder, Miss France c'est pas un évènement très féministe.

SR [00:37:41] Ah nan pas du tout ! À l'époque surtout.

LB [00:37:42] Les associations d'ailleurs, l'épingle très régulièrement. Osez le Féminisme se fend d'un communiqué de presse chaque année.

SR [00:37:48] Ah mais elles adorent ça, chaque année ouais.

LB [00:37:49] Mais vous, vous montez toujours au créneau pour défendre Miss France.

SR [00:37:52] Oui.

LB [00:37:52] Pourquoi ?

SR [00:37:54] Mais pas que pour défendre Miss France, pour défendre une forme de liberté aussi. Parce que finalement, est-ce c'est pas une forme de féminisme que d'assumer son corps, d'assumer aussi ce qu'on peut... ce que peut représenter une certaine forme de féminité, à ce moment-là, bien précisément. En fait, ce qui est très difficile parfois, et souvent quand on se retrouve face à des féministes très dures, c'est cet argument de... 'fin c'est toujours des termes hyper réducteurs.

LB [00:38:21] Femmes objets, des choses comme ça ?

SR [00:38:24] Des femmes objets, voilà, exactement.

LB [00:38:24] Sexualisation...

SR [00:38:25] Ouais. Oui, déjà, on n'est pas forcé de le faire. Nous on le fait parce qu'on a envie de le faire, ensuite... Alors, par rapport à la moyenne des jeunes femmes de l'âge de celles qui se présentent à l'élection de Miss France, elles sont beaucoup plus diplômées, en fait. Donc déjà, ça remet beaucoup de choses en perspective et du coup, ça contre un petit peu ce discours redondant depuis des années. Alors c'est vrai qu'à l'époque, y avait un truc très princesse, un peu désuet comme ça qui... Mais en même temps... j'essaye toujours de trouver des arguments pour défendre Miss France....

LB [00:38:58] Non mais moi, j'ai l'impression qu'un de vos arguments, c'est la sororité.

SR [00:39:01] Ben oui, c'est la sororité.

LB [00:39:02] Quand... quand vous décrivez, voilà, l'ambiance qu'il peut y avoir entre les... entre les Miss, j'ai l'impression que vous trouvez aussi peut-être... Vous décrivez une adolescence très seule et là d'un seul coup vous dites que vous avez trouvé une famille, des gens avec qui vous pouvez partager des...

SR [00:39:14] Ouais des filles avec lesquelles je me retrouve, oui oui ! Ben en fait, faut juste imaginer qu'on vient toutes, surtout à

cette époque-là où y avait pas les réseaux sociaux, où les filles n'étaient pas vraiment hyper conditionnées. C'est-à-dire que aujourd'hui, la plupart elles sont hyper préparées quand elles arrivent.

LB [00:39:27] Oui.

SR [00:39:28] Elles savent déjà quel profil est le meilleur.

LB [00:39:29] Elles sont déjà brandées et tout, oui...

SR [00:39:29] Voilà, elles ont déjà fait plein de photos hyper professionnelles avant d'arriver sur scène. Nous, on débarquait de province et... de... de régions, et on était... mais c'était le monde des Bisounours et en même temps Disney et en même temps, c'était l'enfer, quoi ! Y avait plein de choses qui se mélangeaient et on était paumées quoi ! Enfin, pour une jeune femme comme moi, qui aimait plutôt le rap, le basket et machin, alors là c'était une totale découverte vraiment. Mais il y avait un instinct de survie. Moi, j'étais animée par un instinct de survie. Donc évidemment, pour moi, le discours d'une catégorie de personnes comme ça, hyper réducteur je... 'fin le discours réducteur, je... je le prenais en pleine face en me disant : "Mais elles comprennent pas que c'est aussi la possibilité de changer radicalement de vie quoi !" Et après, il faut transformer l'essai. Évidemment que Miss France, si ça doit se résumer qu'à ça, ça sert pas à grand chose. Peut-être à exister, à découvrir des territoires français... Parce que ça, pour le coup, c'est la meilleure école pour découvrir le patrimoine français, culinaire, 'fin...

LB [00:40:33] Vous racontez les fêtes... les fêtes de l'andouillette, les choses comme ça.

SR [00:40:43] Ouais puis les strates aussi de la société ! 'fin, on... on navigue entre des mondes complètement... Mais qui n'ont même pas de dialogue entre eux ! 'fin c'est hallucinant ! Miss France, c'est vraiment ça, il faut être un caméléon. On peut très bien manger, dîner à la tête, à la... je sais pas, j'en sais rien, à l'Élysée et puis se retrouver dans une petite municipalité, je ne sais où. Donc, il faut pouvoir s'adapter à tout ça ! Et ça, c'est pas donné à tout le monde ! Miss France, c'est une vraie école en fait !

LB [00:41:06] Oui oui.

SR [00:41:08] Et si les gens, justement, vivaient ce genre d'expérience, finalement, ils comprendraient que le problème français est beaucoup plus complexe qu'on l'imagine quoi.

LB [00:41:15] Ouais. Y a peut-être une forme de mépris en résumant la fonction à une espèce de rôle de potiche qui a une écharpe pendant un an.

SR [00:41:20] Ouais

LB [00:41:20] Alors qu'en fait, non !

SR [00:41:21] Non.

LB [00:41:21] C'est la diplomatie...

SR [00:41:23] C'est ça et puis faut défendre le patrimoine français. Il faut défendre le patrimoine français, il faut connaître à peu près tout du patrimoine français. Et c'est pas évident parce que la France, du nord au sud, d'est en ouest, c'est des régions et des cultures complètement différentes. Et d'ailleurs, c'est en ça que moi, j'ai... Mon père était très heureux d'une chose. Moi, j'arrivais en France avec une culture très... très rwandaise. Et en fait finalement, avec Miss France, j'ai... j'ai eu une vraie rencontre avec mon identité française. Et c'est pas... À cette époque-là c'est un vrai cadeau parce que venant de mon HLM, de cette société qui est pas très entendue finalement, celle qui est un peu méprisée d'ailleurs, d'ouvriers, de gens de la classe ouvrière, eh bien, j'aurais pu développer aussi une forme de mépris à l'égard des plus hauts ou des gens qui sont différents de moi, qui ont... qui... qui sont peut-être plus riches ou plus... plus aisés que moi. Et y a aussi beaucoup d'incompréhension en fait entre les mondes parce qu'il n'y a pas de dialogue. Y a pas de dialogue et puis y a pas de projection possible. Moi, j'étais une jeune femme, quand je suis arrivée en France, avec très peu de rêves finalement. En tout cas accessibles. Et... et du coup, il est difficile de rêver quand on... quand on vient d'un milieu aussi dur que le milieu ouvrier, que le milieu où tous les jours, on sait pas si on arrivera à boucler ses fins de mois. Ma mère... Moi, j'ai connu les Restos du cœur, par exemple, 'fin... Dans mon parcours, je sais ce que c'est que d'aller faire la queue et d'aller prendre des aliments qui arrivent à date de péremption. Je sais ce que c'est. Et c'est aussi grâce à ça que finalement, je suis devenue la femme que je suis aujourd'hui et... et qui mesure les choses, toujours.

LB [00:43:19] Ouais.

SR [00:43:19] Moi, j'ai très peu de... Évidemment, je suis en révolte, comme beaucoup de gens. Parfois, je vais prendre la parole pour certains, mais en même temps, je prendrai toujours un temps pour analyser les choses parce que je me rends compte finalement que c'est pas aussi...

LB [00:43:35] Rien n'est si simple. 'Fin moi, je sais pas. En relisant le récit de... de ce moment Miss France, ça m'a... Je sais pas, on vous pose une couronne d'un million, qui coûte un million d'euros sur votre tête. Déjà rien que ça, symboliquement...

SR [00:43:48] Heureusement que je le savais pas à ce moment-là !

LB [00:43:49] En un instant, vous avez... vous avez des diamants sur la tête, on vous... on vous dépose pour passer la nuit au Carlton.

SR [00:43:55] Au Crillon.

LB [00:43:56] Au Crillon. Au Crillon, place Vendôme, trois jours plus tard vous êtes dans l'Abbaye de Cluny avec une robe de princesse et le peuple qui vous acclame. La semaine suivante vous êtes à Kigali, à l'aéroport, le président vous accueille 'fin, y a quand même quelque chose de complètement délirant.

SR [00:44:08] Oui.

LB [00:44:08] Vous avez 18 ans. Il faut le rappeler quand même. Mais, dans le même temps, vous recevez 3 000 lettres d'insultes, de menaces de mort, d'injures racistes.

SR [00:44:19] Hm. D'injures racistes, de menaces de mort, oui, c'est... c'est fou. Et...

LB [00:44:21] Quelque chose qu'on... d'ailleurs qui existe encore aujourd'hui. Flora Coquerel, qui a été élue en 2014, a vécu la même chose.

SR [00:44:27] Exactement.

LB [00:44:27] 15 ans plus tard.

SR [00:44:28] Exactement. Et c'est même beaucoup plus insidieux, violent, parce que ça se passe sur Internet avec des visages anony...

LB [00:44:35] Oui.

SR [00:44:35] Bon, cela dit, les lettres que je recevais avec des excréments, des choses qui vous arrivaient, qui étaient quand même... Moi, je tournais toujours tout en ridicule en fait. Je me disais quand même le mec a été posé un timbre là-dessus. Il a été chercher des crottes dans la rue, certainement pour les mettre dans ces lettres ! J'veux dire déjà le... le mode opératoire est quand même très spécial ! Faut... On a affaire quand même à des cinglés. Après, celle qui était la plus choquée, c'est Mme de Fontenay. Moi, je me souviens, elle était mais... horrifiée. Mais ça a aussi changé beaucoup de choses dans ce discours qui était le sien, qui est devenu beaucoup plus politique et qui s'est rendu compte en fait que la diversité était une force et... et elle s'est rendu compte à travers mon élection, que le fait... d'ailleurs ce métissage que je défendais beaucoup à cette époque-là était une force, en fait. Et... et du coup, sur scène, quand elle me présentait, elle avait beaucoup de plaisir en fait à rappeler à la France que c'est aussi ça, la France.

LB [00:45:30] Elle était fière.

SR [00:45:30] Elle était hyper fière voilà, de parler de ce métissage, de cet... de ce brassage culturel, comme elle disait. Et... et du coup, c'est vrai que même dans la mentalité, finalement – parce que, mine de rien, on s'en rend pas compte, mais Miss France s'invite dans toutes les régions pour faire toutes les élections en fait, régionales, pour la future Miss France, 'fin celle qu'elle aura... qu'elle aura à couronner. Et du coup, elle... elle a une responsabilité à chaque fois. Comment elle peut séduire une population qui serait tentée d'ailleurs de voter pour l'extrême-droite et qui certainement vote déjà extrême droite. C'est... c'est, c'est compliqué en fait, on se retrouve face à des gens qui vous disent par exemple, moi je me souviens : "ben, vous ce n'est pas pareil". Où, ils critiquaient les immigré·e·s...

LB [00:46:15] Mais pas vous.

SR [00:46:15] Et puis de l'autre côté, ils me regardaient : "Mais vous c'est pas pareil" parce que j'avais cette écharpe qui me protégeait, avec la cocarde bleu blanc rouge.

LB [00:46:22] Oui. Miss France, c'est très politique.

SR [00:46:23] C'est très très très politique.

LB [00:46:24] Comme tout ce qui concerne le corps des femmes de toute façon.

SR [00:46:26] Ouais, exactement !

LB [00:46:28] En tout cas, ça s'accélère assez vite pour vous après Miss France, vous devenez comédienne. Je vais devoir passer assez vite, mais voilà, vous avez... vous décrochez le rôle de Léa Parker en 2004, qui est une grosse série sur M6. Vous tournez 50 épisodes. Vous êtes la première femme métisse en Europe à décrocher un premier rôle dans une série télévisée grand public comme ça, c'est assez énorme.

SR [00:46:51] C'est vrai.

LB [00:46:51] Depuis, vous avez endossé des dizaines de rôles à la télévision et au cinéma. Le plus récent, on peut citer Madame dans le film... le film d'Amanda Sthers.

SR [00:47:00] Oui d'Amanda Sthers, oui

LB [00:47:00] Alors j'aimerais qu'on parle du... de votre texte, votre contribution au livre que Aïssa Maïga, donc qui est comédienne, a créé et rassemble les témoignages de seize comédiennes noires qui racontent leur vécu, et vous écrivez ceci : "La grande majorité des scénarios que j'ai reçus mentionnent l'origine de mon personnage. Tantôt catin, tantôt maîtresse, souvent dénudée je découvrais avec découragement que le cinéma, tout comme la plupart des hommes de ce métier, ont une vision peu reluisante de ma condition de femme,

mais surtout de femme 'exotique' entre guillemets". Vous avez mis du temps à réaliser ça ?

SR [00:47:39] Oui. En fait... je me souviens que quand j'ai été Miss France, je me sentais très protégée, finalement. Je pense que même en réalisant ce que... ce que je représentais à l'époque, j'étais hyper protégée par cette institution, 'fin cette espèce de truc patrimonial. Et... et en même temps, jusqu'à présent en fait, je me sens assez protégée par ça finalement, parce que cet... ce statut, finalement, que j'ai acquis avec... avec ce titre de Miss France, m'a beaucoup protégé parce que je... 'fin la population que je vais rencontrer dans les festivals ou autre font référence souvent à Miss France.

LB [00:48:21] C'est marrant, en fait on vous a épinglé une cocarde bleu blanc rouge sur la poitrine.

SR [00:48:25] Ouais.

LB [00:48:25] C'est drôle symboliquement, quand même hein. Et ça vous a donné une espèce d'aura différent quoi.

SR [00:48:29] Complètement. Et alors, c'est intéressant parce que moi, quand je me suis... Quand j'ai... quand j'ai envisagé ce métier de comédienne, au début, c'était compliqué parce que, par exemple, quand j'allais dans des cours de comédie, j'entendais parfois certains apprentis comédiens qui disaient : "Mais qu'est- ce qu'elle fout là, la Miss France? Finalement, elle est connue..." Et en fait, ils comprenaient pas que je venais apprendre mon métier déjà, savoir, tester si c'était fait pour moi. Et en toute humilité en plus, parce qu'à l'époque, j'aurais pu aussi très bien me la raconter, dire "Voilà je suis arrivée", alors que pas du tout ! Mais ce qui est bizarre, c'est que j'ai toujours... J'ai développé avec le temps une sorte de sentiment d'illégitimité. Vous savez, ce syndrome de l'imposteur qui arrive dans un milieu qui est pas forcément hyper ouvert à elle. J'avais ce truc qui était estampillé comme ça, Miss France, et j'arrivais pas à m'en défaire. jusqu'à une rencontre, celle de Radu Mihaileanu, qui... je répons à un casting en fait, et... pour un film qui s'appelle "Les Pygmée de Carlo" pour Arte. Et c'était un film d'auteur, un film indépendant, avec un grand auteur et du coup, ça devenait une caution, pour moi aussi. Alors moi, j'ai évidemment mis toute mon énergie là-dedans. Je savais qu'il fallait que je fasse mes preuves... Mais lui, heureusement que je suis tombée sur quelqu'un qui avait énormément de bienveillance parce que ce que je recevais comme demandes un peu avant, c'était pas vraiment ça. On voulait utiliser la popularité de Miss France finalement. Lui il en avait rien à faire. Ce qu'il voulait, c'était le personnage. Il avait identifié un personnage pour moi et tout ça. Et il m'a fait énormément de bien parce que c'est lui qui m'a appris à me défaire, finalement, de tous les automatismes qui étaient les miens en tant que... que Miss, justement, qui devait plaire à tout le monde, être toujours disponible à tous.

LB [00:50:18] Ouais, ouais.

SR [00:50:18] Et ça, c'est un métier, finalement. Miss France, c'est une forme de... de paraître.

LB [00:50:25] Oui.

SR [00:50:27] Finalement Miss France...

LB [00:50:28] Ouais et ça ressemble aussi un peu à ce qu'on demande aux femmes aussi, de toujours faire en sorte que tout le monde se sente bien...

SR [00:50:35] Voilà.

LB [00:50:35] De toujours sourire, toujours être polie, être gentille...

SR [00:50:35] Voilà ! Et moi je me rendais compte qu'en fait quand j'abordais des sujets politiques ou des sujets liés à ma... finalement à ce que j'étais, ben très vite je faisais soit peur, soit on se disait : "Mais attends, pour qui elle se prend..." 'Fin je veux dire, ils voulaient absolument que je reste dans cette place de Miss... 'fin qui se résume à ça quoi, voilà. Et moi il y a un moment ça me... ça m'a vraiment gavée quoi, je...

LB [00:51:02] Mais ce qui est marrant, en fait ce que vous dites, c'est que finalement, le cliché de Miss s'est présenté à vous de façon plus évidente que le racisme que vous pouvez subir, ce que vous pouviez subir.

SR [00:51:10] Après, c'est arrivé.

LB [00:51:12] Ouais.

SR [00:51:12] En fait, c'est à dire qu'après j'ai réalisé ça.

LB [00:51:13] Ouais, c'est ça.

SR [00:51:13] C'est-à-dire que les rôles que je recevais, ou en tout cas les propositions que je recevais, bah se résumaient souvent à ça quoi. Alors à chaque fois, je ramenait ça à Miss France parce que je me disais : "Bon bah, s'ils veulent me voir à poil, c'est que finalement, ils veulent faire un petit peu de... ils veulent faire un coup, parce que j'ai été Miss France et que machin", alors je me faisais des trucs, et en fait, au bout d'un moment, non ! C'est ce truc exotique de la métisse qui fait fantasmer, qui... il faut souvent la foutre à poil... En fait, quand on lit le récit de pas mal d'actrices noires, même aux états-Unis, c'est un peu la même chose ! Pour peu qu'elles soient un peu jolie ou qu'elles correspondent à des critères qui font fantasmer les mecs alors là c'est... et comme c'est un métier d'hommes, et comme c'est un métier d'hommes blancs, c'est... c'est assez compliqué quoi ! De faire

face à ça et ça devient une évidence avec le temps. Au début, j'étais quand même très protégée par mon statut de Miss France. Mais en même temps, qui me desservait pour aborder des... des projets intéressants, des projets... Alors ce qui est très étrange, c'est que moi, j'ai souvent été appelée pour des films indépendants, des films... J'ai travaillé avec des auteurs en fait, que ce soit Jean Marboeuf, Etienne Faure ou... ou Tavernier. En fait, ce sont des gens qui n'avaient aucun mépris pour Miss France. Et du coup, au contraire, ils trouvaient... ils posaient un regard assez tendre sur ça. Mais après, c'est vrai que soit on m'appelait pour des choses très très commerciales parce qu'on devait se servir de ce statut-là, soit je me retrouvais dans un entre-deux et... et puis... Alors, étant métisse, ce qui était compliqué, c'est que je n'étais ni noire, ni blanche, pour certains. Pas assez noire pas assez blanche pour d'autres. Se posait souvent la question de mes enfants, de la couleur de mes enfants. Je leur disais : "Mais je suis métisse, alors ça dépend vraiment du père ! S'il est noir ils seront plus foncés s'il est blanc ils seront plus clairs, tout simplement." Mais ça passe par une forme d'éducation qui est pas évidente en fait. Et je me suis vraiment rendu compte de la pauvreté intellectuelle à ce... sur ce genre de choses, précisément, dans le cinéma. Et parce qu'il y a... c'est pas la méconnaissance, c'est qu'il y a pas envie... certaines personnes ont pas envie de franchir cette étape de compréhension quoi, c'est bizarre.

LB [00:53:37] Hm. Oui. Mais ce que vous décrivez, c'est... 'fin ça me fait vraiment penser un peu à... 'fin ce que vous dites sur le métissage, en fait, finalement. C'est-à-dire qu'on cherche toujours à vous mettre à un endroit précis et on comprend pas que vous êtes à plusieurs endroits à la fois quoi.

SR [00:53:47] Bah voilà ! Exactement ! Et on est hyper complexes, les métisses.

LB [00:53:51] Oui, oui.

SR [00:53:51] Et en même temps hyper clair-e-s et hyper simples ! C'est-à-dire que, dès lors qu'on ne nous demande pas de choisir, tout va bien.

LB [00:53:58] En tout cas, ce que j'admire aussi en vous, c'est que malgré ces... ces difficultés que vous évoquez, ces incompréhensions que vous avez rencontrées, vous avez très vite déployé une grande énergie pour votre pays d'origine, votre terre natale.

SR [00:54:11] Oui.

LB [00:54:11] Vous avez fondé l'association qui s'appelle maintenant Maïsha Africa en 2001, donc vous êtes à peine élue, vous avez vingt ans et vous avez tout de suite l'envie de retourner au Rwanda, peut-être rendre quelque chose ou donner quelque chose je sais pas, en... en créant cette fondation qui vient en aide aux enfants

orphelins du Rwanda. D'ailleurs, l'association elle est encore florissante. Vous avez donné un dîner de gala il y a quelques semaines, vous avez levé 125 000 euros pour un hôpital pédiatrique au Rwanda, donc déjà, 'fin bravo.

SR [00:54:38] C'est gentil, merci.

LB [00:54:40] C'est extraordinaire de faire ça depuis 17 ans sans... sans fléchir.

SR [00:54:44] Oh oui, oui.

LB [00:54:45] Et vous avez aussi...

SR [00:54:45] Et dieu sait que parfois j'avais envie d'arrêter.

LB [00:54:47] J'imagine que ça doit être... ça doit être difficile ouais, ouais ouais, de gérer une trentaine de bénévoles, c'est ça ?

SR [00:54:52] Oui. En fait, ce qui est plus difficile, c'est que ma mère me secondait. 'Fin moi, j'avais beaucoup de... ma mère était la parfaite vice-présidente qui allait sur le terrain et il lui est arrivé un coup dur, 'fin à nous tous d'ailleurs.

LB [00:55:03] Un accident de santé ?

SR [00:55:03] C'est qu'elle a eu, voilà elle a eu un AVC. Et du coup, elle est totalement otage de sa... de sa chaise roulante aujourd'hui. Et elle ne peut plus faire grand chose, à part évidemment suivre les dossiers, elle est... Évidemment, ça la stimule vachement et moi, je suis très heureuse parce qu'elle a pas lâché. En même temps, ce coup dur a fait à un moment... Ça m'a mis le doute en fait, je me suis dit : "Est-ce que j'ai encore l'énergie de continuer ?" Et puis, à chaque gala bah je... À chaque dîner, évidemment, y a une espèce d'impulsion comme ça qui renaît et puis je me dis : "Allez, on y retourne, c'est pas grave." On y retourne pour deux ans, puis pour trois ans... Et puis... et puis là, dans trois ans, on fêtera les 20 ans de... de l'association.

LB [00:55:43] C'est incroyable.

SR [00:55:44] 20 ans de combat, d'énergie... Alors, on a construit des écoles, on a construit... Là, très récemment, on a transformé un... un orphelinat en école dans un quartier populaire, ce qui permet à tous les enfants de ce quartier de ne pas errer dans les rues et plutôt d'apprendre un métier, une formation professionnelle, et tout ça. Donc ça, c'est chouette. Et puis, cette année, je me suis concentrée sur l'hôpital pédiatrique du nord du... du pays, à Musanze, parce que j'ai fait la visite lors d'un... d'un docu, 'fin je réalisais un documentaire, et puis je suis passée là et je me suis dit : "Mais ce n'est pas possible, ils manquent cruellement de moyens. Il faut revoir complètement ces bâtiments. Ils sont dans un état pas possible." Du coup, voilà. Nouvelle obsession 2018.

LB [00:56:30] Du coup voilà, 125 000 euros, ça c'est fait, on n'en parle plus. Mais on sent qu'il y a une volonté aussi en vous de montrer un visage du Rwanda qu'on... qu'on connaît pas bien parce que voilà, y a évidemment cette misère, ces enfants orphelins que vous êtes venue aider. Mais il y a aussi un espèce de miracle rwandais, 'fin d'ailleurs c'est le mot que vous employez dans votre documentaire, qui fait qu'aujourd'hui, c'est un des pays les moins corrompus d'Afrique, le pays avec le Parlement le plus féminin au monde.

SR [00:56:53] 64% de femmes.

LB [00:56:54] 64% de femmes parlementaires. C'est quand même assez...

SR [00:56:58] On a... ouais, on a un exemple à tirer.

LB [00:56:59] Ça mérite d'être... d'être applaudi quoi.

SR [00:57:01] Oui. Le Rwanda aujourd'hui est un pays qui me semble exemplaire à tout point de vue. Et parfois, nous, les Occidentaux, on aurait quand même tendance à... Au lieu de juger avec une forme de paternalisme ces pays-là, il faudrait peut-être pour le coup, aller s'inspirer.

LB [00:57:19] Déjà s'informer et puis nuancer un peu quand même, 'fin voilà son point de vue.

SR [00:57:22] C'est vrai.

LB [00:57:24] En tout cas voilà, je souligne voilà que votre documentaire... Enfin moi je l'ai... je l'ai trouvé, sans connaître bien la situation du Rwanda, je l'ai trouvé vraiment passionnant et extrêmement didactique. Y a eu aussi des critiques assez acerbes. On vous a accusé de faire un peu la propagande du gouvernement...

SR [00:57:36] Ah bah oui, évidemment.

LB [00:57:37] De soutenir une dictature...

SR [00:57:38] Ah non mais attendez, pire que ça ! On m'a même dit... on m'a dit : "Oui, mais c'est trop positif."

LB [00:57:42] Oui voilà, oui.

SR [00:57:43] On a tellement pas l'habitude de parler de l'Afrique positive... et d'ailleurs, cet afro-optimisme, on en a peur ! C'est très... Alors c'est là où moi je commence à me poser des questions. Je me dis : "Mais pourquoi on peut pas parler de l'Afrique optimiste ?"

LB [00:57:55] Positivement.

SR [00:57:55] Oui positivement. Qu'est-ce qui pose problème, en fait ?

LB [00:57:57] C'est intéressant.

SR [00:57:57] Ouais c'est intéressant hein ?

LB [00:58:00] Très intéressant. Sonia, généralement dans La Poudre, j'aime pas du tout parler de la vie privée des femmes. Mais vous partagez des choses dans des interviews récentes qui, je pense, peuvent aider d'autres femmes. Vous parlez d'un homme qui a partagé votre vie et... et j'ai l'impression qu'il y a eu une prise de conscience dans votre esprit. Vous dites que toute la charge mentale reposait sur vous. Vous dites que vous ne formiez pas une équipe. Est-ce que vous pouvez transmettre aux auditrices ce que... ce que vous avez compris et comment ça pourrait éventuellement les aider ?

SR [00:58:29] Oh mais vous savez des fois, y a un peu de colère quand on a l'impression d'avoir échoué sur certains aspects de sa vie de couple. On est en colère envers soi et envers aussi ce que peut représenter le couple à ce moment-là. Non moi, j'ai de la chance, j'ai partagé neuf ans de vie avec quelqu'un de formidable dont... 'fin pour lequel j'ai une admiration folle parce que c'est... c'est quelqu'un qui arrive à déployer une énergie folle pour son travail. Mais c'est vrai que pour arriver à ça, nous les femmes, on est obligées parfois de s'oublier.

LB [00:59:03] Ouais.

SR [00:59:03] Pour laisser la place à l'autre, justement pour qu'il déploie ses ailes et qu'il accède finalement à ce dont il rêve le plus. Moi, j'ai, depuis Miss France bataillé toute seule pour faire ce à quoi je suis arrivée jusqu'à présent, c'est-à-dire, à me faire ma place, à devenir comédienne, réalisatrice, productrice et j'ai jamais eu l'aide de qui que ce soit. Seulement mon... mon entourage de travail qui m'a... qui a été très porteur, très... très inspirant. Mais j'ai jamais compté sur un homme en fait, dans ma vie. Et c'est très étrange parce que moi, j'ai aussi ce constat-là, finalement, après neuf ans de vie commune, je me dis : "Tiens, c'est quand même bizarre. Je suis comédienne, réalisatrice et j'ai jamais vraiment pu compter sur mon couple en fait pour avancer ou mettre un coup d'accélérateur, ou... voilà." Y avait pas de frustration, mais y avait quand même une interrogation. Je me disais : "Mais où est-ce que je vais ?" Et l'énergie que ça demande de construire sa vie de couple, construire sa vie de... de femme, construire sa vie de... de comédienne, réalisatrice, productrice, femme humanitaire et machin moi, au bout d'un moment, je ne m'y retrouvais plus. Je me perdais et ce sentiment d'être seule s'est développé à tel point que... que je me disais : "Mais au fond, c'est peut-être mieux toute seule e, fait."

LB [01:00:37] Ouais.

SR [01:00:37] C'est bête, mais c'est tellement...

LB [01:00:39] Non je trouve pas ça bête du tout en fait.

SR [01:00:40] Lauren partage absolument mon... mon point de vue.

LB [01:00:45] Mais c'est terrible, 'fin ce que je ressens quand je lisais cette interview, ça me parlait et ça... ça ressemble aussi 'fin, on a plus ou moins le même âge. Moi aussi j'ai des enfants, j'ai des amies qui sont dans la même situation et c'est vrai que ben, on arrive à un moment de nos carrières où on a énormément de responsabilités, on nous demande beaucoup sur le plan professionnel, mais à la maison, on nous demande aussi 100%.

SR [01:01:03] Ben ouais !

LB [01:01:04] Voilà de l'organisation, de...

SR [01:01:06] L'optimisation tout le temps quoi !

LB [01:01:08] Où est notre intérêt en fait au final, est-ce qu'on n'est pas mieux toute seule ?

SR [01:01:11] Toute seule oui, parce que finalement, ces frustrations-là, au bout d'un moment, elles vont se... Comment dire... Elles vont... En fait, elles vont s'exprimer de manière totalement, peut-être injuste, à l'égard de la personne avec qui vous vivez. Et, non pas pour le protéger, je veux pas le protéger parce qu'il a sa part de responsabilité, tous les deux on a notre part de responsabilité dans le couple. D'ailleurs, il faut savoir qu'une séparation, c'est 50/50. Chacun a sa responsabilité.

LB [01:01:40] Oui, oui.

SR [01:01:41] Mais en même temps, moi j'ai fait... j'ai dû mettre de côté certains... certaines de mes ambitions, certains de mes rêves, parce qu'il fallait que je sois sur tous les fronts. Et ça, au bout d'un moment, c'est compliqué. Donc, cette... cette vie de célibat que je rêvais finalement, depuis peu de mois, depuis quelques mois, je sais pas si c'est la solution dans ma vie, mais j'ai l'impression quand même que ma vie de couple... 'fin du moins, entreprendre la vie de couple dans l'état d'esprit qui est le mien, c'est compliqué.

LB [01:02:14] Vous avez rencontré des hommes assez toxiques dans votre parcours, pardon hein, mais...

SR [01:02:18] En tout cas, pas le dernier ! Il était pas toxique.

LB [01:02:18] Non pas toxique.

SR [01:02:18] Mais... mais il avait pas de place pour le couple, tout simplement. Voilà. Et moi le couple, je le vois comme une équipe quoi.

LB [01:02:29] Ouais.

SR [01:02:29] Une équipe où on est capable à deux d'entreprendre des choses incroyables. Moi je... là je suis en train de travailler sur mon premier long-métrage. Voilà, je rencontre un producteur, bon bah ça le fait pas, il faut que je change de producteur, ne serait-ce qu'un conseil, ne serait-ce qu'une prise en main de... parce quand on est affaiblies nous les femmes, on se rend pas compte. En fait, un homme ne peut pas se rendre compte des injustices totalement débiles en fait qu'on peut vivre quand on est comédienne, réalisatrice, qu'on doit franchir ces étapes-là parce qu'en plus à chaque fois, c'est une étape et c'est compliqué parce qu'on est face à des hommes qui ne comprennent pas que on peut être intelligente, qu'on peut tenir un discours, qu'on peut... qu'on connaît le métier, qu'on l'a appris, qu'on a eu le temps de l'apprendre malgré les enfants, malgré tout ça...

LB [01:03:16] Y a un paternalisme.

SR [01:03:16] Ouais ! C'est compliqué !

LB [01:03:18] Ouais, puis eux se serrent les coudes pendant ce temps-là par contre.

SR [01:03:20] Ouais eux ils se serrent les coudes.

LB [01:03:20] Ah là y a pas de souci.

SR [01:03:20] Ils se serrent les coudes tous ensemble.

LB [01:03:22] Ouais, la solidarité est là.

SR [01:03:24] Ouais, ça c'est vrai. C'est vrai.

LB [01:03:24] C'est l'heure de la question bizarre de la poudre Sonia Rolland. Comment vous entendez-vous avec votre utérus ?

SR [01:03:30] Je m'entends... alors là très bien, mais c'est-à-dire que... je m'entends très bien avec mon utérus. Oui.

LB [01:03:37] Très bien.

SR [01:03:37] Mais je suis très seule, il est très seul mon utérus !

LB [01:03:37] Il est seul mais il a... il a travaillé, il vous a donné deux filles.

SR [01:03:46] Deux très belles filles, oui, de très... très gros bébés. Non non, mais je m'entends très bien avec mon utérus. En tout cas, je m'entends très bien avec moi. Avec ma féminité, avec... avec moi. Aujourd'hui, beaucoup plus que... et plus que jamais d'ailleurs oui.

LB [01:04:05] Bravo pour ça.

SR [01:04:05] C'est gentil, merci !

LB [01:04:05] Est-ce que vous avez accès à votre chambre à vous ?

SR [01:04:08] Pas encore, je suis en plein déménagement, mais bientôt ! Bientôt ouais. Non mais juste l'idée de... de recréer un cocon... et là un cocon de filles en fait – parce que j'ai deux filles, donc ça va être un vrai cocon de filles –, ça va être assez... C'est une nouvelle vie quoi. Une nouvelle étape de ma vie. Ouais.

LB [01:04:27] Ça évoque quoi pour vous, la poudre ?

SR [01:04:29] La poudre. Déjà le temps de pouvoir échanger. Ça évoque... la sororité. Et puis, ça évoque la liberté, oui, la liberté d'expression.

LB [01:04:47] Merci beaucoup Sonia Rolland.

SR [01:04:48] Et de la bienveillance ! C'est vrai.

LB [01:04:55] Toujours.